

Introduction

PASCAL JULIEN

Dans le dernier tiers du XV^e siècle, Toulouse est en plein essor, émergeant d'une longue période d'épreuves. Les guerres se sont éteintes, les famines et épidémies se sont estompées, les liaisons vers l'Aquitaine et l'Espagne ont été libérées : l'expansion économique, fondée sur une agriculture et un artisanat traditionnels, se trouve bientôt démultipliée par l'accès au commerce international que permet la culture du pastel, plante tinctoriale dont on tire des bleus, des verts ou des noirs très recherchés en Europe. La Toulouse médiévale s'enrichit de ce négoce, mais aussi du dynamisme de ses élites.

Son opulence croissante, en effet, ne fut pas le seul atout de cette ville. Y siégeaient les instances royales, dont le parlement, «second en ordre» après celui de Paris, avec des prérogatives pour le moins égales, un ressort s'étendant du Rhône à la Bigorre et des officiers qui incarnaient la voix et l'autorité du souverain et se voyaient tels des sénateurs, œuvrant comme à Rome au salut de la *res publica*. Y étaient également établis de nombreux ordres religieux, qui avaient accompagné le développement d'une université reconnue, dans le domaine du droit notamment, même si d'autres disciplines y eurent rang. La puissante cathédrale Saint-Étienne et son archevêque dominaient également une vaste région ecclésiastique, sans toutefois égaler le prestige de la vénérable abbaye Saint-Sernin, dont le temporel s'étendait jusqu'en Espagne. De si fameuses reliques étaient censées reposer en cet édifice-là – jusqu'aux corps entiers de six apôtres – que l'on s'y plaisait à affirmer que «même si tu parcoures toutes les contrées de la terre, il n'est pas de lieu plus saint au monde». Cette légende dorée, fierté de la ville, puisait ses racines dans le passé antique de celle-ci, qu'elle sacralisait : Saturnin/Sernin, premier disciple du Christ et premier évêque de la cité, était en effet censé avoir été mis à mort sur les marches mêmes du temple capitolin. Épisode fondateur, célébré avec modernité dès 1492 dans le *Missel de Jean de Foix* (cat. p. 88), ce martyr sanctifiait l'aura de la *Palladia Tolosa*, d'essence impériale, qui passionna les lettrés et devint un modèle mythique. On conservait d'ailleurs jalousement, dans le trésor de l'abbaye, le plus fameux des camées antiques, la *Gemma Augustea* (cf. p. 29), venant confirmer la dignité ancienne de la cité.

Les activités artisanales et artistiques, florissantes à la fin du XV^e siècle, avaient donné lieu à des mises en œuvre de grande qualité, comme partout dans le royaume, ainsi qu'en témoignent les rares pièces de cette période à nous être parvenues d'une

sculpture ne cessant de s'épanouir dans la lignée de maîtres majeurs. Il en va de même pour les enluminures subsistantes, qui illustrent le rôle joué par des peintres venus des Flandres ou de Bourgogne, mais dont l'apport enrichissait constamment une activité déjà experte et prospère, à l'image de celle des maîtres verriers. Le domaine architectural a laissé plus de traces de cet essor, notamment pour les édifices religieux, sujets de multiples chantiers menés dans les permanences du gothique tardif. Dans le cadre civil, si l'activité constructive fut également importante, elle ne fut qu'allée en s'amplifiant, car à la suite du «grand embrasement» de 1463 ayant ravagé le centre de la cité, acquisitions et regroupements de parcelles allèrent bon train à partir des années 1480, en vue de spéculations immobilières qui stimulèrent immédiatement, mais plus encore tout au long du siècle suivant, la construction d'édifices voulus toujours plus prestigieux.

La croissance économique de la ville amplifia les ambitions politiques et les mutations sociologiques. Se développa alors une bourgeoisie marchande et financière fortunée, qui négocia avec de grandes villes d'Europe et n'eut de cesse d'accéder à la noblesse, par alliances, par l'acquisition de seigneuries ou par le passage au poste de capitoul, conférant cet honneur. Une distinction que sanctionnait le «poucrêtre» annuel des magistrats, un droit d'image vécu en filiation du passé romain de la ville et qui, outre les délices de l'érudition, servit utilement à légitimer les aspirations individuelles ou collectives des élus. Toujours, ceux-ci cherchèrent à illustrer ou embellir leurs prétentions, qu'ils fixèrent dans la pierre ou par l'image, de leurs singuliers *Livres des Annales* illustrés (fig. 2 p. 68, fig. 2 p. 198) jusqu'à des documents comme le *Livre des matricules des notaires de Toulouse* (fig. 6, p. 43). Celui-ci justifiait le droit des édiles à nommer partout des notaires, un droit et bien d'autres prérogatives qu'ils arguaient détenir de l'empereur Théodose lui-même : ses cendres n'étaient-elles pas conservées dans l'église de la Daurade, que l'on voyait même comme l'ancien temple d'Apollon ?

Autour de 1500, les élites municipales, royales ou religieuses, furent ainsi particulièrement attachées à une vision idéalisée de leur cité et de son passé prestigieux, qui devait beaucoup au légendaire mais qui, aussi, magnifiait une réelle puissance et richesse.

Double-page précédente : Liénard de Lachieze et le Maître à la devise «Tout ce change», *Martyre de saint Sernin*, extrait du *Missel de Jean de Foix* (1492), Bibliothèque nationale de France, Paris.

Les glorifications du passé : *Palladia Tolosa* et antiquaires toulousains

SARAH MUNOZ

Dès le Moyen Âge, la célébration du passé antique de Toulouse nourrit une prétention qui trouva une remarquable expression dans les productions littéraires et artistiques de la Renaissance. Le bachelier en droit Antoine Noguier, dans son *Histoire toulousaine* commandée par les édiles et publiée en 1556, signalait ainsi, comme plusieurs historiens à propos de leur ville, la primauté de Toulouse sur Rome¹. En se fondant sur les auteurs l'ayant précédé, il insistait notamment sur les origines de la cité et sur ses vestiges.

Utilisée à des fins politiques, la tradition antique servit d'abord le discours des capitouls et des élites qui réaffirmèrent ainsi leur fonction, leur noblesse et leurs privilèges². C'est ensuite à travers les arts et les lettres que fut développée une ambition classique fondée sur le mythe de la *Palladia Tolosa*, lequel devait susciter une activité antiquaire chère au XVI^e siècle en France. Cette quête d'une grandeur passée s'exprima par des évocations «à l'antique» d'une cité dont les ruines étaient pourtant rares ou méconnues. Ces lacunes matérielles encouragèrent d'autant plus l'activité des collectionneurs : soucieux de glorifier la ville face à ses concurrentes languedociennes, les érudits et curieux toulousains s'employèrent à étudier les traces de l'ancienne cité et à constituer des collections.

DE PALLAS À THOLOSE : UNE VILLE «À L'ANTIQUE»

Une célèbre épigramme de Martial, datée de 94 apr. J.-C. et adressée au notable romain Antonius Primus (*Epigrammata*, IX, 99), désignait Toulouse par les termes *Palladia Tolosa*, signe de la protection de Pallas Athéna, déesse des Sciences et des Lettres³. Ce prestigieux adjectif, confirmé par Ausone et Sidoine Apollinaire, était alors l'affirmation d'un «génie du lieu» qui s'exprimait à travers la forme de la ville, ses institutions et ses monuments⁴.

Aussi, à la suite d'auteurs médiévaux, plusieurs érudits de la Renaissance s'employèrent-ils à magnifier la fondation et le passé antique de la ville, poussés en cela par les parlementaires, qui se voulaient héritiers du sénat romain, et par les capitouls, qui se disaient dignes de siéger dans un Capitole. En 1515, dans ses *De Tholosanorum Gestis*, puis en 1517, dans sa traduction française sous le titre des *Gestes des Tholosains*, Nicolas Bertrand affirmait ainsi que Toulouse fut «première que Rome⁵». De la même façon, en prologue à son *Histoire toulousaine* de 1556, Antoine Noguier plaça un poème du médecin Auger Ferrier qui soulignait les enjeux humanistes de la protection de Pallas Athéna : «En talents, elle [Toulouse] l'emporte sur la savante Athènes et rivalise avec la [grandeur] romaine. Elle impose mesure aux vœux et imite les doux sons de la flûte, héritage que la nouvelle génération a su tirer d'un long passé. En témoigne l'épithète de Palladienne qui lui fut donnée et qui mérita louange et gloire dans l'histoire⁶». Si l'expression a soulevé des débats liés à son caractère fantaisiste ou officiel⁷, elle était comprise au XVI^e siècle comme une certitude incitant au développement d'une culture savante.

L'ancienneté de Toulouse, soulignée dans les textes, fut également glorifiée par la municipalité, les artistes et les commanditaires. La ville fut ainsi représentée à travers l'image d'une femme «à l'antique», comme sur la page de titre du deuxième *Livre des Histoires* de Toulouse, réalisée en

1. Noguier 1556, p. 10-11.
2. Debulche 2017.
3. Cazals 2005a ; Penin 2008, vol. 1, p. 8.
4. Pailler 2002 ; Le Roux 2010 ; Dacosta Kaufmann 2013 ; Pailler 2016.
5. Bertrand 1517, p. 11.
6. Dauvois 2005, p. 7-8.
7. Pailler 2016.



Fig. 1 - Charles Pingault, page de titre, *Livre II des Annales* (1535), archives municipales de Toulouse.



Fig. 2 - Buste en médaillon (détail), cheminée de la grande salle (vers 1520), hôtel du Vieux-Raisin, Toulouse.

1532-1534 par Charles Pingault (fig. 1)⁸. Dans un médaillon doré et orné de rinceaux, rappelant les pièces d'orfèvrerie gallo-romaines, apparaît une jeune femme en buste portant des bijoux et une coiffe constituée de volutes et de fleurons et accompagnée de l'inscription «Tholossa». Cette personnification de la ville fut précisément peinte afin d'accompagner le texte d'une dissertation historique sur le caractère antique de la cité. Au verso du folio précédent, figurent également les armes de la ville et la devise «Libera Tholosa» qui exprimait une indépendance prétendument accordée par l'empereur Théodose, avec d'autres prérogatives, d'où découlerait aussi le privilège de noblesse des capitouls⁹.

Vers 1520, une représentation proche de cette enluminure fut également sculptée sur la cheminée de l'hôtel du Vieux-Raisin, élevé par l'avocat Béranguier Maynier (fig. 2)¹⁰. Dans le fronton qui surmonte la hotte, se trouve un buste féminin pourvu d'un habit «à l'antique» et d'une coiffe similaire, présenté de face dans un médaillon. Sans y voir avec certitude une personnification de la cité, la ressemblance avec l'enluminure du *Livre des Histories* et la présence des profils de Minerve et d'un empereur lauré, en médaillons, invitent à envisager l'évocation de la *Palladia Tolosa*¹¹.

L'égard des capitouls pour la représentation «à l'antique» de Toulouse fut plus manifeste encore lorsqu'ils commandèrent son image en pied au sculpteur Jean Rancy, afin de la placer au sommet de la tour des archives de la ville, monument hautement significatif de l'attention portée à l'histoire toulousaine¹². Commandée en 1544, cette *Dame Tholose* fut fondue en bronze en 1550 par le maître orfèvre Claude Pelhot¹³. Un pied posé sur une sphère ornée de fleurs de lis et s'élançant dans les airs, la jeune femme à la poitrine dévêtue tenait une girouette et s'appuyait sur un bouclier portant les armes de la ville et l'inscription «CPOQT», signifiant *Capitolium Populusque Tolosanus*, avec la date de la fonte (cat. p. 218). La position et l'inscription renvoyaient réciproquement à une allégorie de la Victoire et au «SPQR» romain, de même que le bronze – matériau rappelant l'arsenal de la ville et les privilèges capitulaires – renforçait la référence à l'Antiquité désirée par les capitouls.

Cette personnification trouva ensuite sa forme traditionnelle sous les traits de la déesse Pallas, parfois allongée et s'appuyant sur le livre des *Annales* de la ville. Inspirée de la figure antique de l'*Ariane endormie*, celle-ci fut employée pour le décor des entrées royales, afin notamment de

8. AMT, BB 274, f°2. Voir Julien 2004, p. 645 ; Munoz 2016, p. 119.
9. Bordes 2006, vol. 3, p. 123 ; Cazals 2006.
10. Chalande 1913-1929, vol. 1, p. 251-257 ; Papillaut 1996, p. 128-131 ; Debuiche 2016, p. 132.
11. Munoz 2011, p. 87.
12. Chalande 1924-1925, p. 77.
13. Tollon 1999 ; Peyrusse et Tollon 2005 ; Bresson-Bautier 2008 ; Beauregard et Julien 2014 ; Boudon-Machuel et Julien 2016.



Fig. 3 - Jean-Baptiste Hansen, marque d'imprimeur de Raymond Colomès, *De jurjurando veterum liber* (1614), bibliothèque d'Étude et du Patrimoine, Toulouse.

revendiquer un passé antique auprès de la Cour. Germain Lafaille précisa ainsi, à propos du décor de l'entrée de Charles IX, en 1565¹⁴ : « Aussi ladite ville a esté toujours affectionnée aux sciences & disciplines, & pour cette occasion appelée *Palladia* ; autour de ladite figure estoient écrits les vers de Martial *Palladie non inficianda Tolose gloria*¹⁵. » Ce fut également pour célébrer l'entrée de Louis XIII, en 1621, qu'elle fut placée sur le premier arc du parcours¹⁶. Cette image de la déesse fut récurrente au long des XVII^e et XVIII^e siècles, dans divers décors, que ce soit sur du mobilier (fig. 7, p. 265) ou pour servir de marque à l'imprimeur Raymond Colomès à partir de 1612, puis à ses successeurs (fig. 3). Dans une galerie de la maison commune, elle figura au centre d'un triptyque où étaient peints les capitouls de 1674¹⁷. Attachée à l'histoire et au prestige de la ville, elle apparaît encore sur la page de titre des *Annales de la ville de Toulouse* de Germain Lafaille, imprimées en 1687-1701 (fig. 1, p. 284).

Au cours d'un siècle marqué par l'humanisme et la culture antérieure, la mise en forme d'une figuration allégorique de la ville fondée sur l'Antiquité s'accompagna naturellement d'une étude de son passé matériel.

LES VESTIGES DE LA PALLADIA TOLOSA, ENTRE MYTHE ET ARCHÉOLOGIE

La valorisation du passé antique de Toulouse répondait par la même occasion à une quête de vestiges qui étaient méconnus ou avaient disparu. Plusieurs auteurs du XVI^e siècle nourrissent une vision légendaire de la *Palladia Tolosa* à travers leurs écrits, comme l'existence des temples

14. Debuiche 2012a ou b.
15. Lafaille 1687-1701, t. II, p. 75.
16. Alard 1622, p. 26-27.
17. Éclache, Péligny et Penent 1990, p. 122-123.



Ill. 1 - Grand camée de Vienne (v. 10-20 apr. J.-C.), Kunsthistorisches Museum, Vienne.

La Gemma Augustea : l'Antiquité convoitée

Le célèbre camée d'Auguste, taillé à l'aube du I^{er} siècle dans une pierre d'onyx à couches blanche et bleu sombre, faisait partie du trésor de l'abbatiale Saint-Sernin d'où provient la copie présentée à l'exposition. En 1306, le pape Clément V aurait offert de l'échanger contre la construction d'un pont sur la Garonne, puis plusieurs tentatives pour s'en emparer avec la complicité de l'abbé – dont celle de Paul II, en 1470 – provoquèrent une surveillance accrue des capitouls, qui fut même réglementée à partir de 1503. Ce camée, « bien qu'il ne fasse pas de miracles », était en effet considéré comme un bien public.

Or, lors de sa captivité à Madrid, François I^{er} avait fait le vœu de se rendre en pèlerinage à Saint-Sernin, s'il recouvrait sa santé et sa couronne. Lorsqu'il vint enfin à Toulouse, en 1533 (ill. 2), il se rendit à l'abbatiale où lui fut présenté le trésor, dont le camée. Subjugué, il demanda dans les jours qui suivirent à en disposer pour le montrer au pape Clément VII puis, au bout de plusieurs semaines de tergiversations des chanoines, confrères et éciles, ses gardiens, le souhait devint un ordre et le joyau quitta l'église. Le roi l'emmena à Fontainebleau où il semble qu'il fut volé par des ligueurs vers 1590 avant, en 1619,

d'intégrer les collections de la maison d'Autriche où il vint renforcer l'iconographie impériale.

Pour les Toulousains, la perte fut sévère, car ce chef-d'œuvre de glyptique, qui avait permis à bien des artistes d'admirer les beautés et modèles de l'art classique, magnifiait jusqu'alors l'origine antique de la cité et sa distinction prétendue : fondation impériale palladienne que l'on disait embellie par Antonin le Pieux, protégée de Théodose – dont on revendiquait les cendres – et pourvue de reliques et trésors par Charlemagne. P. J.



Ill. 2 - Sébastien Le Clerc, *L'entrée de François I*, d'après une miniature disparue du Livre II des *Annales* (1533), musée Paul-Dupuy, Toulouse.



Fig. 4 - Amphithéâtre (détail), *Métairie de Montfort et couvent de Sainte-Claire* (1532), archives départementales de la Haute-Garonne, Toulouse.

d'Apollon et de Jupiter respectivement sous l'église Saint-Quentin et la basilique Notre-Dame de la Daurade, rapportée par Nicolas Bertrand en 1517¹⁸. À sa suite, l'historiographe Guillaume de La Perrière décrit une richesse monumentale passée qui aurait été due à l'attrait d'un empereur romain pour cette ville : « Pour autant qu'il estoit natif de Nismes, [...] [Antonin le Pieux] ayma tant la ville de Tholozse et les cytoiens d'icelle qu'il la volust orner et decorer de Capitol, Senat, emphiteatres, arcz triumphaulx et aultres publiques et sumptueux edifices à l'imitation du Capitolle et Senat romain¹⁹. » Ces écrits promettaient alors de vastes et riches découvertes aux antiquaires, dont l'activité consistait à collectionner les écrits, les objets et les fragments lapidaires anciens et à étudier l'histoire de la ville.

Néanmoins, peu de ruines pouvaient encore être observées au XVI^e siècle et certains vestiges n'étaient parfois pas considérés comme tels, car trop dégradés. Moins imposant mais plus ancien que les amphithéâtres d'Arles et de Nîmes, celui de Toulouse, construit en brique au milieu du I^{er} siècle apr. J.-C., se dégrada dès le V^e siècle²⁰. Ce qui restait de cet édifice élevé loin à l'écart de la cité, dans un endroit appelé le « clos du diable » à la fin du Moyen Âge, servit de carrière de brique, comme en atteste un dessin de 1532 (fig. 4)²¹. Une description du monument contenue dans l'*Histoire toulousaine* de Noguier signale qu'il ressemblait alors à « un bois » et témoigne d'une interprétation indéterminée, fondée sur une tradition orale : « un baing ou un théâtre : où les Rois & Comtes de Tolose repaissaient leurs esprits des entremets d'alegresses joyeuses²². » Ainsi, ce n'est qu'en 1633 que l'amphithéâtre fut reconnu par Guillaume Catel, dans ses *Mémoires de l'histoire du Languedoc*, qui « ne doute aucunement [qu'il fut] basti par les Romains²³. »

Mais d'autres vestiges furent mieux identifiés, résultant parfois de découvertes fortuites, telle la porte triomphale retrouvée lors de la destruction du « château Narbonnais ». Cette forteresse avait été construite près de l'ancienne porte méridionale de la cité, sur des fondations antiques²⁴.

18. Bertrand 1517, f^o Div v^oEl ; Cooper 2005, p. 144.
 19. La Perrière Guillaume de, *Catalogue et sommaire de la fondation [...] de Tholozse*, 1539, f^o VII-VII v^o (AMT, AA5 et BB 268), publié dans Cazals 2005b.
 20. Domergue, Fincker, Paillet et al. 2006.
 21. ADHG, PA 67, cité par Domergue, Fincker, Paillet et al. 2006, p. 50-51.
 22. Noguier 1556, p. 68, cité par Debuiche 2017.
 23. Catel 1633, t. I, p. 126.
 24. Debuiche 2017.

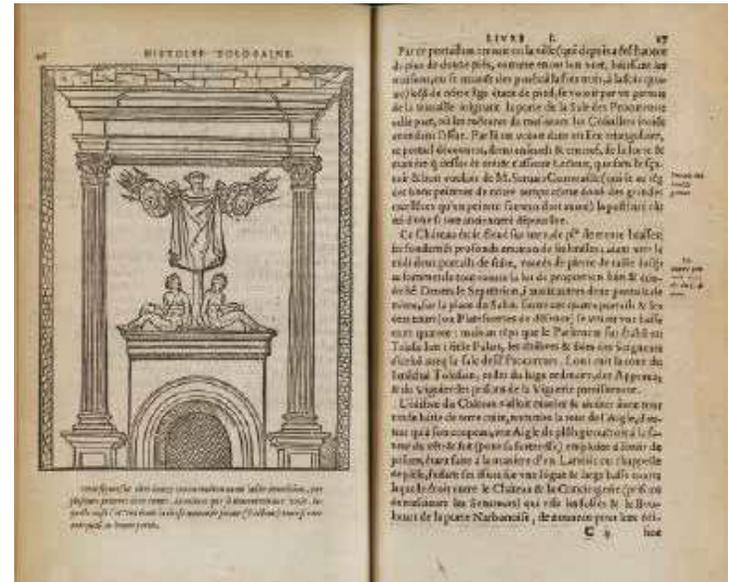


Fig. 5 - Antoine Noguier, arc triomphal retrouvé dans les ruines du château Narbonnais, *Histoire toulousaine* (1556), bibliothèque d'Étude et du Patrimoine, Toulouse.

Édifice majeur de l'histoire de la ville, qui figura sur ses armes à partir du XIII^e siècle, il fut résidence comtale au XII^e siècle puis accueillit le parlement au XV^e siècle²⁵. Nicolas Bertrand voyait dans la rotondité du château Narbonnais un écho à celle du Capitole romain²⁶, tandis que Catel proposait de situer à son emplacement l'ancien Capitole de la cité²⁷. En 1549, Henri II ordonna la démolition de ce monument qui tombait en ruine²⁸. Cette destruction, dirigée par le tailleur de pierre Nicolas Bachelier, le maçon Antoine Lescalle et le fustier Guillaume Billières, entraîna la découverte d'une portion d'arc de triomphe antique²⁹. Son souvenir fut conservé par une description et un dessin commandé à Servais Cornouailles, ce qui donna lieu à l'unique illustration gravée venue magnifier l'*Histoire toulousaine* de Noguier (fig. 5)³⁰.

Témoin de destructions et de méconnaissance archéologique, l'Antiquité toulousaine fut ainsi davantage rapportée par l'écrit que par le matériel. Cependant, la rareté ou l'incompréhension de certaines ruines n'empêcha pas l'étude et la collection d'antiquités par les humanistes toulousains.

25. Prin et Rocacher 1991 ; Catala 2009.
 26. Bertrand 1517, f^o B III v^o-B IV.
 27. Catel 1633, t. I, p. 126.
 28. Viola 1953, p. 80-83.
 29. Graillet 1914, p. 127-133, 287 ; 291-296, 304 ; 312, 316-317, 348 ; Debuiche 2017.
 30. Noguier 1556, p. 24-27 ; Labrousse 1968, p. 285, 287-290 ; Cooper 2005, p. 150.

RETROUVER L'ANTIQUITÉ : COLLECTIONNEURS ET ANTIQUAIRES TOULOUSAINS

Les antiquaires, définis comme des personnes qui ont « recherché & bien étudié les monuments qui nous restent de l'Antiquité, ou qui en [ont] écrit³¹ », s'intéressaient autant aux vestiges – bijoux, vaisselle, médailles, fragments de sculpture ou d'architecture – qu'aux textes anciens qui apportaient des témoignages historiques et des enseignements ayant trait aux arts³². Ainsi Jean de Pins avait activement recherché des manuscrits grecs et latins, suivi en cela par Pierre Du Faur, tandis que Jean de Boyssoné scruta les édifices de la Gaule romaine. Mais les médailles, plus particulièrement, possédaient l'avantage d'exposer des portraits impériaux, des allégories de l'Antiquité, des images réduites de monuments ou encore des inscriptions³³.

Face aux lacunes concernant les antiquités toulousaines, les érudits de la ville s'attachèrent précisément à rassembler des monnaies anciennes³⁴. Cette activité fut l'occasion d'échanges avec d'importants foyers humanistes. Certains liens sont ainsi attestés entre les antiquaires lyonnais et toulousains par une lettre de Jean de Boyssoné, professeur de droit à l'université de Toulouse, adressée en novembre 1537 au poète Maurice Scève, dans laquelle est évoquée la collection de médailles du Lyonnais Guillaume Du Choul, l'un des plus célèbres numismates du royaume³⁵. Ce dernier se servit ainsi d'une monnaie d'or trouvée aux alentours de Toulouse pour l'élaboration de son *Discours de la religion des anciens Romains* imprimé en 1557³⁶. N'étant pourtant jamais allé en Italie, sa réputation de savant spécialisé dans le monde romain lui avait permis notamment d'aider Scève dans l'organisation de l'entrée d'Henri II à Lyon, en 1548³⁷.

Une même science fut reconnue à Guillaume de La Perrière, qui eut une grande notoriété parmi les humanistes toulousains grâce à ses écrits et une autorité notable dans les pratiques artistiques et les transferts de modèles dans la ville³⁸. S'il contribua à l'historiographie locale en rédigeant en 1539 son *Catalogue et sommaire de la fondation [...] de Tholozé* commandé par les capitouls, son goût pour l'Antiquité s'exprima également par sa collection de monnaies anciennes, qui nourrit une vaste culture qu'il fit amplement partager³⁹. Il collabora ainsi avec le peintre Bernard Nalot, qui réalisa des médailles selon « l'invention de maître Guillaume de La Perrière » (cf. p. 169) pour l'entrée des rois de Navarre, en 1535⁴⁰.

Un autre numismate, l'un des plus célèbres du XVI^e siècle, le Flamand Hubert Goltzius, eut quant à lui la farineuse ambition d'examiner les médailliers de plus de deux cent vingt villes d'Europe, lors de voyages effectués entre 1555 et 1560⁴¹. Dans son ouvrage intitulé *C. Julius Caesar, sive historiae imperatorum caesarumque Romanorum ex antiquis numismatibus restituta*, imprimé en 1563, il dressa ainsi la liste de tous les collectionneurs, « patrons de la vénérable antiquité », rencontrés lors de son périple⁴².

Lors de son passage à Toulouse, Goltzius releva les noms de sept collectionneurs de médailles de cette ville : « Ioannes Corasius, Consiliarius, N. Corniardus, Consiliarius, Stephanus Forcatulus, I.C., Isebrandus Schallerius, I.C., Fabrianus Cantillonus, I.C., Antonius Guibertius, I.C., Franciscus Londetius, Medicus⁴³. » Le premier, le juriconsulte Jean de Coras, qui effectua ses études de droit à l'université de Toulouse, puis à Angers, Orléans, Paris, et enfin à Padoue et Sienna, est connu pour sa carrière de juriste et ses nombreux ouvrages⁴⁴. Outre son intérêt pour les monnaies anciennes, le principal témoignage de ses préoccupations humanistes réside dans son *Altercation en forme de dialogue, de l'empereur Adrian, & du philosophe Epicète*, imprimé à Toulouse en 1558 et dédié à François de Valois, roi d'Écosse et dauphin de France⁴⁵. Étienne Forcadel,

quant à lui, juriste toulousain qui provenait d'une famille de marchands de pierres précieuses originaire de Béziers, fut l'un des premiers à étudier les concepteurs et les phases d'élaboration du droit romain⁴⁶. Si trois de ces collectionneurs, à savoir les juriconsultes Isebrandus Schallerius et Fabrianus Cantillonus et le médecin Franciscus Londetius, demeurent inconnus, « N. Corniardus » pourrait désigner « M. Coignard », conseiller au parlement, que Bernard de La Roche Flavin, dans son ouvrage du premier tiers du XVII^e siècle, dit avoir rencontré « il y a plus de cinquante ans », ajoutant qu'il fut « le plus curieux homme de son temps, ayant fait amas de plusieurs médailles antiques, entre autres choses⁴⁷ ».

Cet engouement pour la collection s'amplifia encore dans la première moitié du XVI^e siècle où domina la figure majeure de François Filhol, hebdomadier de la cathédrale Saint-Étienne, dont le cabinet renfermait près de trois mille médailles, des sceaux romains, des gemmes et des camées⁴⁸. Il s'y trouvait ainsi « les testes de quarante cinq empereurs en leur suite, excepté quatre ou cinq, dont les douze premiers y paraissent par excellence⁴⁹ ».

Durant un XVI^e siècle marqué par l'attrait grandissant pour la culture et les vestiges classiques, les antiquaires de Toulouse témoignèrent ainsi d'une forte activité littéraire et numismatique digne des foyers les plus dynamiques et attractifs de France. Entre figures allégoriques, récits et collectes, le passé romain de la ville fut loué de diverses manières. Par l'écrit comme par l'épanouissement d'une *Dame Tholose* de bronze, on se plut à se dire sous la protection d'une déesse païenne illustrant l'ancienne gloire de la cité. Entretenir et prolonger le mythe de la *Phlodia Tolosa* n'allait pas sans résonances politiques, pour affirmer puissance et indépendance face au pouvoir royal, mais répondait aussi à une ambition classique qui animait alors tous les arts.

31. Furetière 1690, « Antiquaire ».

32. Bresc-Bautier 2012.

33. Jacquot 1988.

34. Cooper 2005, p. 143.

35. Dauvois et Deschaux 2004, p. 101.

36. Du Choul 1556.

37. Chartrou Charbonnel 1928, p. 121.

38. Cazals 2003 ; *idem* 2005b.

39. Cazals 2005b.

40. Roschach 1902, p. 60 ; Cazals 2003,

p. 145.

41. Guillemain 1993, p. 41.

42. Goltzius 1563-1574. Cette liste a été considérée comme un répertoire approximativement mis à jour puisqu'il cita, en 1563, des numismates qu'il ne pouvait avoir rencontrés. Mais il s'agit avant tout d'une « ruse commerciale » de l'auteur pour citer des acheteurs potentiels de son ouvrage : Guillemain 1993, p. 41.

43. Goltzius 1563-1574 ; Penin 2008, t. I,

p. 39.

44. Dauvois et Deschaux 2004, p. 46.

45. Coras 1558.

46. Dauvois et Deschaux 2004, p. 40.

47. La Roche Flavin 1618-1619 ; 1627,

p. 3-4, cité par Penin 2008, t. I, p. 39.

48. Cailliet et Mesuret 1963.

49. Chaudruc de Crazannes 1834-1835,

p. 375.